

Le goût du café

Entre ses orteils. Dans le creux de son coude. Au fond de ses oreilles. Sous ses seins. Sous ses ongles. Dans ses narines. N'importe où.

Ça pouvait frapper n'importe où.

Elle se couchait avec la plus grande méfiance. Elle comptait mentalement ses inspirations pour faire venir le sommeil. Elle l'avait toujours fait, et les jours d'avant, d'avant tout ça, elle n'avait jamais dépassé trois cents. Elle égrenait les premiers nombres avec anxiété. A cent, elle se prenait à espérer que la nuit serait calme. A deux cents, elle larguait les amarres. À ce moment précis, jamais avant, la démangeaison naissait. Subitement. N'importe où.

Elle résistait le plus longtemps possible, mais, de simple point de douleur au départ, ça grossissait, ça prenait ses aises, ça chassait le sommeil, ça se lovait sur la peau avec délectation, ça pénétrait bien en profondeur, ça s'épanouissait comme une fleur vénéneuse, et bientôt tout son corps hurlait. Elle cédait - que pouvait-elle faire d'autre - elle cédait au grain, elle glissait ses mains sous sa chemise, elle se grattait avec frénésie, là où ça avait frappé, et partout ailleurs. Ses deux mains couraient sur son corps engourdi par toutes ces années où elle s'était décidée vieille ; ses deux mains couraient sur son corps qu'elle avait relégué depuis longtemps à l'état d'outil, un outil usé mais dont on connaît les défauts : l'arthrose qui guette le genou gauche, les cervicales trop raides, la vessie qui s'affole après les repas... Ces défauts, elle ne les remarquait même plus. Car, après tout, l'outil remplissait son office : l'esprit subsistait.

Maintenant, ses deux mains sondaient chaque pli de sa peau, des heures durant.

Réveillaient, contre son gré, des sensations oubliées. En débusquaient des centaines. Des grains de sable. Ramassaient chacun avec la pulpe de l'index, le déposaient dans un bocal en verre. Chaque nuit, elle retirait de son corps l'équivalent d'une cuillère à café de sable.

Malgré les douches répétées, les changements de draps et de vêtements, l'aspirateur, la ventilation, les joints des portes et des fenêtres qu'elle avait fait changer deux fois. Malgré tout. Une cuillère à café. Cela durait depuis maintenant trois semaines. Et cela allait empirant.

Les yeux rougis par le sommeil, elle laissa le jet d'eau couler sur elle un quart d'heure. Temps usuel : elle ne s'autorisait jamais davantage. À l'aide d'un gant de toilette et d'un savon de Marseille, elle commença à se laver consciencieusement. Elle procédait toujours de la même façon, de haut en bas : front, joues, nuque, poitrine, dos, bas-ventre, jambes - elle s'attardait toujours longuement sur les genoux - et pieds. Certaines parties de son corps étaient douloureuses ; cette nuit, en grattant, ses ongles avaient laissé de longues griffures sur sa peau. Elle se faisait précautionneuse, évitait certaines zones trop sensibles, sans quoi son corps rugissait comme un ours tiré de son hibernation. D'ordinaire, elle pratiquait sa toilette dans un état de demi-conscience, sas de décompression entre sommeil et réalité ; maintenant, contrariété, vigilance extrême, nausées.

Elle sortit de la douche, en colère contre elle-même. Oublia de s'essuyer. S'habilla lentement. Des gestes lents, pour tenter de renouer avec ces journées, toujours les mêmes, ces journées qui étaient les siennes, sa propriété, depuis toutes ces années. Qu'on lui volait.

Elle alluma son téléviseur, murmura :

- Ça fait une présence.

Elle ne l'éteindrait qu'à la nuit tombée. Elle ne regardait jamais les programmes, mais connaissait à la minute près le début et la fin de chacun. Équivalent d'un carillon d'horloge : la petite musique de Motus annonçait 10 h 55, le bulletin météo du soir, 19 h 50.

Sous la fenêtre, sur le carrelage, le sable formait un petit monticule, appuyé contre le mur. Il était là chaque matin, toujours plus gros. Folle de rage, elle empoigna sa balayette, ouvrit la fenêtre, jeta l'ennemi à l'extérieur. Puis elle secoua ses draps, aspira son plancher, le récura, nettoya le dessus de ses meubles, vérifia dix fois les jointures des portes, des fenêtres.

Comment était-ce possible. Comment était-ce possible ?

Ça avait commencé trois semaines plus tôt, un événement sans importance, sans importance, mais qui l'avait frappée. Le tableau était tombé. Ce tableau, il faisait partie du mur du fond, il était là depuis longtemps, quinze ans au moins, on ne le voyait plus, les yeux le survolaient, sans s'y arrêter, il était là depuis si longtemps... il était tombé. Dans le cadre, une plaque de verre recouvrait une peinture sur sable, un motif de dunes enlacées, un désert emprisonné. Cette chute, rien ne l'avait provoquée, ni choc, ni tremblement de terre, ni rien, elle était assise bien tranquillement dans son fauteuil, et voilà : le tableau était tombé. Tout seul. Il avait tenu quinze ans au moins sur ce mur, il ne demandait rien à personne, et puis ce jour-là, il en avait eu assez : il était tombé. La vitre avait cassé, le sable s'était répandu sur le sol, le désert s'était évanoui. Ça l'avait frappée. Elle avait nettoyé tout le sable, et les éclats de verre aussi, mais le lendemain, voilà, ça avait commencé.

Elle se prépara du café. Dévisser sa cafetière italienne, jeter le marc de la veille, rincer toutes les parties à l'eau, recharger en café, revisser, mettre le tout à chauffer sur sa petite plaque électrique. Sifflement rauque, elle versa du café dans sa tasse égueulée, le reste dans sa bouteille thermos qu'elle porterait tout à l'heure sur la tombe.

Ce café, son plaisir de la journée. Toujours la même marque. Elle en prenait avec lui, avant.

Mais ces dernières années, elle n'en sentait plus très bien le goût, du café. Perdait-on peu à peu le sens du goût avec l'âge, comme la vue, l'ouïe ? Quelle tristesse. Ce café, elle en avait bu si longtemps. Maintenant le geste comptait peut-être davantage que le breuvage. Peut-être. Depuis combien de temps ne le sentait-elle plus ?

Elle porta machinalement sa tasse aux lèvres, but une gorgée, grimaça, se précipita vers l'évier pour recracher.

- Non !

Ses dents crissèrent. Elle tira la langue, l'attrapa entre le pouce et l'index, frota, cracha. Des grains de sable ! Les yeux révulsés, elle jeta sa tasse dans l'évier. Au fond, un mince filet de sable se mêlait au marc.

- Non...

Sa tête se fit plus lourde, son sang, plus lent, plus visqueux peut-être. D'habitude, après le petit-déjeuner, elle sortait.

Sortir.

Elle hésita, prit tout de même la bouteille thermos, oublia de mettre sa veste, poussa la porte. Bloquée. Elle poussa plus fort, la porte bougea : derrière, un tas de sable. Elle finirait emmurée dans sa maison si ça continuait, elle paniqua, poussa de toutes ses forces, gagna quelques centimètres, se contorsionna pour passer dans l'interstice. Un serpent de sable glissa dans sa maison, darda à l'intérieur son sifflement curieux, intrusif. Elle courut.

Le ciel fauve.

Le claquement de la mer toute proche.

Ce vent, toujours ce vent.

Là-bas, de l'autre côté de la digue, le vieil homme sur la plage. Il lui fit un signe de tête, elle l'ignora. Il était si loin.

Maintenant, elle allait déposer la bouteille thermos sur la tombe. De son vivant, il détestait les fleurs, mais il aimait le café.

Il n'y avait pas de sable autour d'elle, ici il n'y avait toujours eu que des plages de galets, c'était d'ailleurs pour ça qu'ils avaient acheté cette maison, du galet, rien que du galet. Le sable crissa sous ses pas, les larmes, sur ses joues, la mer, sur la plage.

Il était faux que la mer était une évasion. La mer, avec ses vagues qu'elle vous jetait à la figure, obligeait à un retour sur soi perpétuel. Grand mouvement de fond, vers soi.

Elle, elle ne regardait pas vers la mer.

Elle s'agenouillait sur la tombe. La bouteille thermos de la veille était vide. Comme souvent.

Qui la buvait ? Des promeneurs facétieux ? Le vieil homme, de l'autre côté de la digue ? Peu importe. Aujourd'hui, personne ne boirait ce café puisqu'il était plein de sable.

- Je suis désolée, Jo, je n'ai que ça.

La mer, encore la mer. Impossible d'y échapper. Impérieuse, sa mémoire convoqua le passé, images des longues promenades, agréables, qu'ils effectuaient chaque jour, elle et lui.

C'était toujours lui qui choisissait l'itinéraire. Toujours, elle se laissait mener, sans chercher à se repérer, pour ce plaisir simple mais exquis : se perdre, tout en se sachant guidée. Elle cherchait à se revoir, en ce temps-là, elle ne voyait rien, on distinguait mal, puis elle vit, mais elle ne vit qu'une tempête de sable tourbillonnant autour de deux silhouettes, eux deux, ils tentaient de se protéger tant bien que mal, courbés sous la main féroce du vent, une main devant les yeux. Il n'y avait pourtant pas de sable à cette époque, avec lui, pas de sable ou alors : le sable lui volait aussi ses souvenirs.

Elle aurait tant voulu mourir avant lui.

Sa tête touchait presque le sol, la tempête de sable frappait son dos, le bas de son dos, une partie s'était dénudée, sa chemise avait dû se relever quand elle s'était penchée. Les grains mitraillaient son dos, chacun d'eux devait creuser dans sa peau un minuscule cratère, elle ne bougea pas. Plus envie de rentrer chez elle, comme chaque jour, dans sa maison de sable.

Son dos fourmillait, elle prit goût à cette sensation de mitraille sur elle, son dos se tendait, résonnait, elle était un tambour, le tambour du désert.

Elle est ensablée jusqu'aux hanches. Le vent est tombé. La tombe s'est changée en désert. La plage s'est changée en désert. Jusqu'à la mer qui s'est changée en désert : l'eau recouverte de sable, on devine encore les vagues en dessous, indolentes, qui balancent entre collines et vallées. Là-bas, sa maison aussi recouverte tout entière : tout ça, et maintenant, rien de plus qu'une dune parmi les dunes. Ça n'a pas d'importance, ça n'en a jamais eu après tout, étrange : ça ne la frappe pas davantage. Son regard le long des courbes de ce paysage dépeuplé, balaféré seulement de coulées de soleil. Des mouettes au ciel hurlant leur indignation. Elle se dégage lentement de l'étreinte des grains, le désert la libère en douceur, où ira-t-elle

maintenant ? Elle reste encore un peu. Elle devine qu'il lui faut décider quelque chose, mais quoi ? Elle ramasse du sable dans son poing, le lève bien haut. Un mince filet qui voudrait couler droit, mais que le vent transforme en courbe, qui va s'élargissant, et qui, à la fin, n'est même plus un filet, non, car chaque grain est séparé des autres, prend son propre chemin.

Sa main gauche serre toujours la bouteille thermos. Elle la tire du sable d'un geste sec, la considère de longues minutes. Là-bas, le vieil homme de l'autre côté de la digue, il s'est approché, il s'appelle Marcelin, il connaissait son mari, elle s'en souvient très bien maintenant.

Ça y est, elle s'est décidée : elle s'est levée, a brossé rapidement ses vêtements du plat de la main, a remis sa chemise dans sa jupe, s'est dirigée dans sa direction.

- Marcelin !

Il tend le cou vers elle, étonné. Un cliquetis comme il se déplace, les boutons métalliques de sa salopette cognent contre quelque chose. Odeur âcre de tabac froid, odeur très forte du varech. Il veut lui serrer la main, ils s'assoient.

- Je peux vous offrir du café ?

- Ah, merci. C'est bien la première fois que vous m'en proposez. Comprenez, je n'aimais pas beaucoup voler votre défunt. Même si ça ne privait personne. Il est drôlement bon, votre café.

- Celui-là est raté, je crois.

Il verse dans le bouchon le liquide fumant, un long jet noir très pur que le vent ne courbe pas, elle s'approche, croit sentir les arômes. Il trempe lentement ses lèvres gercées, il plisse les yeux, a l'air d'apprécier. Lui sourit.

- Raté votre café ?! Ah ça ! Ah ça...

Surprise, mais pas vraiment. Évidemment elle le sait déjà, le pressent tout du moins, elle lui prend le café des mains, porte le bouchon à ses lèvres, très vite, elle se brûle d'abord, mais ça ne fait rien : elle goûte de toutes ses forces.

Il est là.

Elle sent le liquide déferler sur son palais, puis dans sa gorge, et enfin dans tout son corps.

Comme un fleuve s'abandonne à l'océan, et lui confie tout ce qu'il a trouvé sur le chemin, en venant, beaucoup de sable c'est certain, mais pas seulement. Car, sur la rive, sur sa langue, il demeure : le goût du café.

David Marchand